

## L'IRREFORMABILITE DE L'EGLISE CATHOLIQUE

Le terme d'*irréformabilité* n'existe sans doute pas au dictionnaire, tant nos contemporains sont persuadés que tout, en philosophie comme en politique, est susceptible de progrès, de changement, d'évolution, en un mot, de réforme. Et pourtant...l'Eglise catholique (kata tèn olên gên) qui a normalement l'ambition de s'étendre à toute la planète Terre, reste terriblement figée, hostile à toute adaptation, parfois même à toute réflexion, ce qui finalement la confine à un nombre restreint d'adeptes, de fidèles qui, passivement, vont jusqu'à s'interdire toute divergence d'idées, toute forme de recherche même.

Ils sont nombreux ceux qui, cependant, s'y sont tout de même essayé. Tout au long de l'histoire du christianisme, il n'a pas manqué d'hommes courageux, déterminés, pour dire tout haut, sur un mode prophétique, ce qu'un certain nombre pensait tout bas, une critique pertinente de la façon dont une doctrine s'installait, s'affirmait, souvent s'imposait, ou dont une pratique s'instaurait, parfois radicalement opposée aux principes évangéliques énoncés par Jésus. Depuis Ebion au Ier siècle, Montan au IIe, et Arius au IVe, c'est une foule de théologiens, de philosophes, de pasteurs ou simplement de chercheurs, qui se sont fait condamner, parfois conduire au bûcher par charrettes entières, habituellement parce qu'ils avaient agi selon leur conscience. L'hérésie c'est bien souvent un sursaut d'honnêteté, un réflexe de vérité, une lueur d'intelligence. On a brûlé Jeanne d'Arc, mais aussi Savonarole et Giordano Bruno. On a condamné Galilée, Luther, Calvin, mais on a soigneusement mis à l'écart aussi, et plus récemment, Hans Kung, Eugen Drewerman et Jacques Gaillot, pour n'en citer que quelques-uns. On a inventé l'Inquisition, machine à exterminer les Juifs, les Maures, les Cathares, les Albigeois, les Vaudois, les Hussites, les Protestants, les Gueux, les supposées sorcières...Derrière ce « on », c'est toute une hiérarchie qui se cache : une imposante échelle de gens en place, à tous les niveaux, constamment préoccupés de mettre des barrières pour sauvegarder leurs privilèges. La réforme pour eux, il est vrai, ce serait la remise en question, l'insécurité, la porte ouverte à l'incongru, au hasardeux, au péché sous toutes ses formes. On ne peut bien sûr pas l'envisager.

L'Eglise catholique s'est rendue irréformable d'abord par sa constitution dogmatique. Le dogme catholique est une définition radicale, absolue, permanente et indiscutable. C'est là sa pauvreté, proche bien souvent de la stupidité. La vérité des hommes ne se livre jamais de cette façon, mais par touches progressives, relatives, soumises à la critique, à la recherche et au perfectionnement. Le dogme entraîne l'anathème. C'est la condamnation morale, mais aussi physique à l'occasion, de quiconque s'attribue le droit de contester. C'est une démarche qui va à l'encontre du processus évangélique. Jésus ne jugeait pas, ne condamnait surtout pas. Il critiquait les lois et contestait les pratiques du Temple. Il prenait en considération ce que chacun avait dans le cœur et l'esprit. La démarche de Jésus était essentiellement personnelle et relative. Son message, accordant la préférence au pauvre et au petit, renversait beaucoup de préjugés. Ce n'est plus, dira-t-il, (Jn IV, 21-23) au temple de Jérusalem, ni sur le mont Garizim qu'il faut adorer Yahwé, mais en esprit et en vérité, c'est-à-dire au cœur de chacun.

L'Eglise catholique s'est rendue irréformable par son droit canon qui s'est enrichi de concile en concile. Le premier d'entre eux, à Nicée en Turquie, en 325, fut bien plus l'œuvre de l'empereur Constantin que celle des évêques. L'empereur avait assisté consterné depuis un certain temps à la déglingue totale des religions grecque et romaine. Il voulait donc les remplacer par un nouveau courant philosophique, poussé par un succès populaire évident et une volonté de s'étendre à toute la terre. Il voulait donc que son fondateur soit reconnu comme dieu et remplace tous ceux-là qui étaient devenus obsolètes. Eusèbe de Césarée raconte comment, au banquet qu'il avait offert aux membres du concile, il allait de table en table pour persuader les évêques de voter la divinité de Jésus et la condamnation d'Arius, avec privilèges et nominations à la clé, car les évêques allaient ainsi pratiquement devenir l'équivalent des préfets. Le pape, Sylvestre Ier, homme de grande clairvoyance, n'y était d'ailleurs pas ; il n'avait pas voulu quitter Rome, refusant cette mainmise évidente de l'empereur sur l'Eglise. C'est pourtant là que fut défini le fameux symbole de Nicée, complété plus tard à Constantinople, toujours en Turquie, pour devenir le Credo des chrétiens !

L'Eglise catholique ne peut pas être réformée. Pour réussir l'aggiornamento dont Jean XXIII avait rêvé, il aurait fallu d'abord *détricoter* pratiquement tous les conciles précédents. Les dogmes sont en fait des diktats ou des oukases, ils ne laissent aucune place aux adaptations ni à la critique. La cerise sur le gâteau, ou si l'on préfère le pompon sur la barrette, fut bien, à Vatican I, en 1870, la proclamation de l'infailibilité pontificale. En principe, il n'y aurait plus jamais dû y avoir de concile, puisque désormais la parole du Pape suffisait, et le Vatican d'aujourd'hui reste largement persuadé que le dernier concile fut en ce sens une erreur. Il n'est en tout cas plus question de renouveler l'expérience, même si quelques progressistes y pensent ou en rêvent encore. D'ailleurs, le progressisme, s'il n'est pas tout à fait mort est en tout cas mis hors d'état de nuire. Les prises de position rétrogrades en matière de morale ont bloqué toute évolution dans ce domaine. La hiérarchie de l'Eglise catholique n'hésite pas actuellement à s'attaquer aux divorcés et aux homosexuels, aux universités qui poussent la recherche en biologie embryonnaire, aux médecins qui pratiquent l'avortement, aux jeunes qui se protègent du sida, à l'euthanasie. Et ces attaques sont de plus en plus largement ressenties comme des abus de pouvoir par l'ensemble de la population. D'où les départs, les abandons, le recul, la méfiance, le désespoir parfois, de beaucoup...

En Belgique, la Cour des comptes, dans son dernier rapport, a fait apparaître ce qu'on peut considérer comme le déclin de l'Eglise catholique : en 10 ans, les prêtres actifs (rémunérés par l'Etat) sont passés de 3.562 à 2.709. Mais la désaffection a commencé bien plus tôt. Il y a 40 ans, il y avait encore environ 10.000 prêtres catholiques en Belgique, et pratiquement tous les diocèses ont perdu les  $\frac{3}{4}$  de leur effectif sacerdotal durant ce laps de temps. De quoi se poser des questions, non... ? Actuellement, vivent en Belgique plus de « prêtres out » que de « prêtres in », c'est-à-dire plus de prêtres qui ont quitté les structures parce qu'ils se sont mariés, qu'ils ont été exclus ou ont pris leur liberté, que de prêtres toujours en fonction pastorale. Cela ne durera qu'un certain temps car la moyenne d'âge est importante. Ce sont souvent les progressistes qui sont partis, ceux qu'on aurait pu considérer comme les forces vives, ceux qui avaient une parole prophétique à apporter, des gestes décisifs à poser, en quelque sorte l'espoir et l'avenir de l'Eglise. Apparemment, les pédophiles sont restés.

Aucun changement important ne peut être envisagé, car Benoît XVI exclut toute forme de « relativisme », ignorant volontairement que le christianisme s'inscrit entièrement dans le relatif et non dans l'absolu, car la vie des hommes et des femmes se déroule dans le

relatif, et c'est au *relatif* des gens qu'il rencontrait, que Jésus s'adressait. « Si au moment de présenter ton offrande à l'autel, tu te rappelles que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec ton frère... » L'appréciation des prêtres, des lévites et des scribes faite par Jésus est tout à fait significative : « ils chargent sur les épaules des gens des fardeaux qu'ils se refusent à porter eux-mêmes », et on peut légitimement se demander ce qu'il dirait aujourd'hui du grand prêtre qui officie comme archevêque à Malines.

L'Eglise catholique ne peut pas être réformée, car depuis longtemps, dans cette hiérarchie qui ressemble de plus en plus, chez nous, à l'armée mexicaine de jadis (beaucoup de généraux et très peu de soldats), la plupart des nominations (et d'ailleurs des canonisations !) ont été faites dans le même sens : celui du conservatisme, de la tradition, ou même de l'intégrisme. Il est trop tard pour songer à réformer l'Eglise catholique, elle se transforme maintenant, lentement mais sûrement, en secte religieuse, et l'action des charismatiques de toute espèce et de tout poil semble accentuer d'avantage ce mouvement et cette orientation.

L'Eglise catholique ne va pas nécessairement mourir, mais on sera obligé de faire de plus en plus la distinction entre elle et le christianisme. Car, au fond, le christianisme n'est pas une religion, c'est un message, une sagesse de vie, une vraie philosophie qui illumine la vie des hommes. Jésus n'a pas vraiment voulu une Eglise, rappelez-vous, il avait horreur du sacré, des sacrifices, du commerce du temple, des rites... Alors tout est à revoir, mais c'est une autre histoire, et même une aventure...

Jacques MEURICE

[meuricejacques@yahoo.fr](mailto:meuricejacques@yahoo.fr)

*Adieu l'Eglise, chemin d'un prêtre ouvrier.* Edit. L'Harmattan, Paris, 2004.

*Jésus sans mythe et sans miracle, l'évangile des zélotes.* Edit. Golias, Villeurbanne, 2009.